

JOH

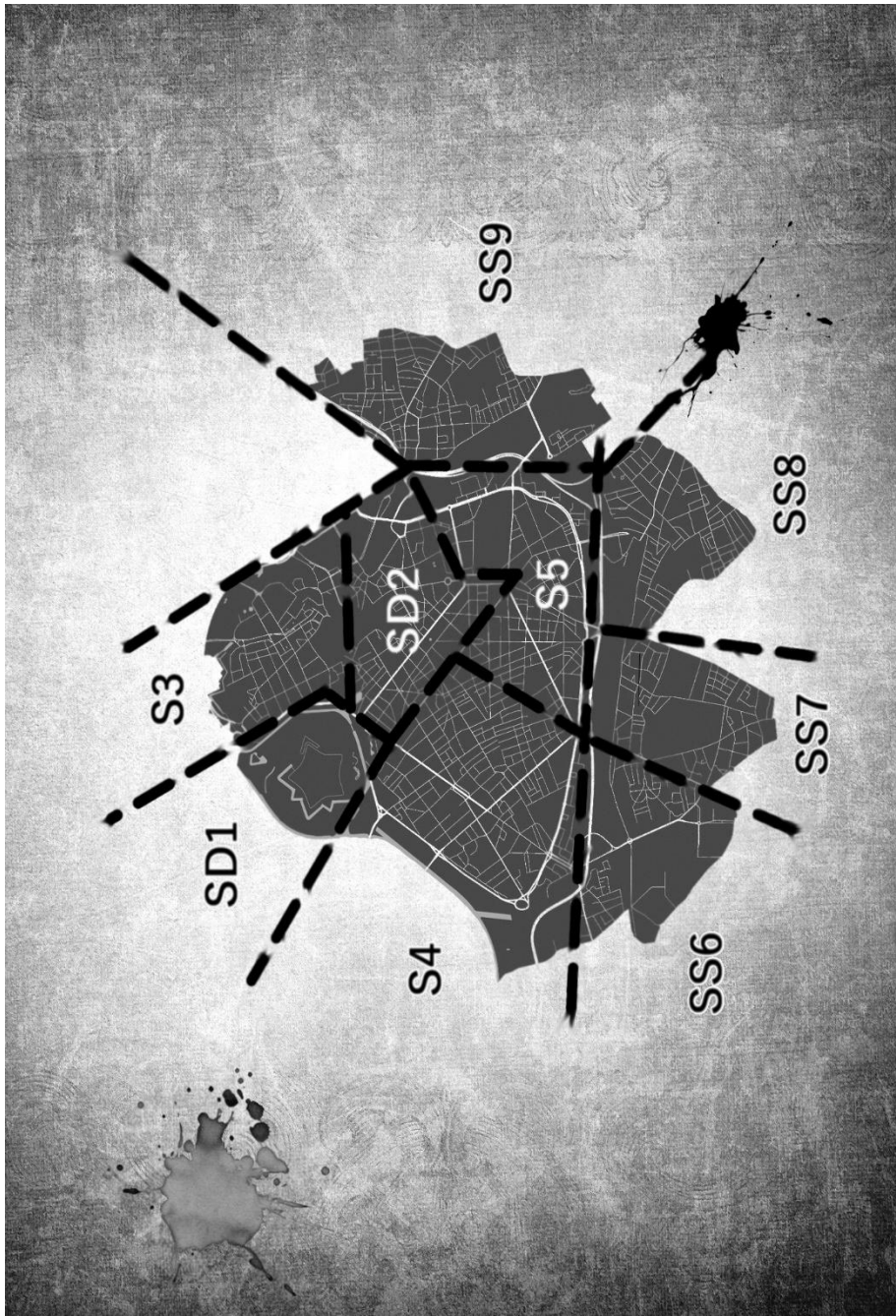
L'effondrement

JackZak

Droits d'auteur 2021 JackZak
Tous droits réservés

*Le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal,
mais par ceux qui les regardent sans rien faire.*

Albert Einstein



Chapitre Premier

La détonation d'une arme me tira d'un sommeil agité. Il me semblait reconnaître le bruit caractéristique d'un fusil de chasse gros calibre. Une balle, et sans aucun doute, une autre victime.

Pas une journée sans qu'un coup de feu ne vous replonge dans cette sordide réalité : on allait tous finir par crever ! Soit de maladie, soit de la main d'un des siens.

Je faisais un si beau rêve, celui qui me revenait si souvent en mémoire lorsque mes nuits n'étaient pas hantées par d'horribles cauchemars. Du haut de la colline, la petite ferme en pierre bleue surplombait le village, bordée de bosquets de feuillus, à l'écart des regards

indiscrets. Un paradis sur terre perdu dans la campagne avesnoise, enclavé entre les champs de maïs et les pâtures à vaches.

À peine quelques véhicules arpentaient la rue en contrebas, généralement ceux des locaux. Le vieux Frank faisait gueuler sa vieille AX lorsqu'il se rendait au café. C'était rarement pour y acheter le journal ou jouer au loto. Lui, comme bien d'autres « vieux de la vieille » s'y retrouvaient pour taper le carton en sirotant des pressions bon marché.

Qui aurait voulu s'aventurer par ici ? Il n'y avait rien d'exceptionnel à voir : pas de centres commerciaux à moins de vingt kilomètres, aucune entreprise, même minime, et encore moins d'accès aux divertissements. Du moins, les « divertissements » au sens conventionnel : ni théâtre, ni cinéma, aucune grande festivité mis à part la fête du lait qui prenait ses quartiers dans l'artère principale du village jusqu'à sa petite place pavée au milieu de laquelle trônait fièrement une modeste église du XIII^e siècle.

L'activité encore à la mode ? Être fermier, fils et fille de fermier, ou commis de ferme.

Pour tous les autres, il fallait arpenter les petites routes sinueuses et dégradées pour rejoindre la ville et y gagner sa croûte.

Bien que les souvenirs de ce village d'enfance me

paraissent maintenant si précieux, je me rappelai qu'à l'époque, je me laissais d'y vivre. Idiot que j'étais. Je n'estimais pas la richesse qui s'étalait devant mes yeux innocents.

Avec Benoît, mon grand frère, nous nous levions toujours aux aurores, que ce soit pour prendre le car scolaire à l'unique arrêt de bus, ou pour profiter de nos congés ; week-ends et vacances bien mérités.

Bien que nous ne fussions pas de nature à procrastiner, jamais nos parents ne nous auraient laissés flemmarder sous la couette une fois le jour levé. Ils n'aimaient pas beaucoup les tire-au-flanc !

« Il y en a bien suffisamment sur cette terre pour que mes garçons n'en fassent pas partie ! » disait souvent notre père lorsqu'il faisait irruption dans notre chambre.

Il ouvrait en grand les volets pour laisser les premiers rayons du soleil éblouir nos visages marqués par la fatigue.

Les corvées quotidiennes étaient réalisées sous la surveillance de Claire, notre grand-mère et propriétaire légitime des lieux. Nous délaissions désherbages, lessivages et travaux de rénovation au profit d'activités plus réjouissantes. Nous partions relever les collets à lapins que notre feu grand-père nous avait appris à poser, nous grimpons aux arbres pour en faire de véritables places fortes en tôles et en bois de palette. Nous parcourions la multitude de chemins de terre sur nos deux

monstrueux VTT. Bref. Nous avons tout pour être heureux.

Des activités que j'aimerais tant refaire à ce jour.

Lorsque nous avons quitté ce petit coin de paradis pour la ville, il y a seize ans, j'étais excité comme jamais à l'idée de découvrir d'autres horizons. Lille ! La capitale du Nord ! Une métropole de 648 kilomètres carrés ! De quoi provoquer une crise cardiaque à Frank, qui ne connaissait que les limites de son petit village. Déjà pour lui la préfecture d'Avesnes était un monde à part ! Trop bruyant, trop terne, trop de trop. Les gens comme lui, terriens jusqu'au bout des ongles, n'auraient jamais accepté de venir vivre dans une si grande ville.

Il devait être mort à l'heure qu'il était. Lui, comme tous les autres.

Puisse-t-il l'avoir été lors d'une dernière partie de belote, autour d'une dernière pinte, en riant de la situation actuelle. J'imaginai sans mal le grand Gus, aussi haut que large, épicurien insoumis, donner une bonne tape dans le dos de Marcel en se moquant de la maladresse de François, le cousin de Maman et quatrième membre de cette fine équipe du terroir. Frank, Gus, Marcel et François.

Dernier salut de la main lorsque notre véhicule se faisait secouer pour la dernière fois par les ornières creusées par les roues des tracteurs. Les quatre, installés en terrasse, nous avaient envoyé tous leurs vœux de

réussite.

Claire avait pleuré notre départ. Deux mois après, elle s'était brisé la hanche en montant sur son escabeau ; hôpital, opération, syndrome de glissement, mort. Nous n'avions pas voulu assister à l'enterrement, nous avions trop de peine et une certaine forme de culpabilité. Seule Maman s'y était rendue, dévastée.

Même s'il ne l'avait jamais clairement exprimé, le plus affecté avait été notre père. Claire et Denis lui avaient offert un toit, un travail, leur fille pour épouse alors qu'il n'avait rien. Un enfant de la DDASS, fermier un temps, intérimaire dans une fonderie, puis responsable de ligne avant de décrocher un job en or près de Lille : responsable qualité dans une aciérie, salaire doublé, une carrière prometteuse.

Ce village, je ne pouvais plus le retrouver que dans mes songes avec une certaine nostalgie. La réalité était tout autre.

Une seconde détonation m'obligea à sortir de la brume.

Je me redressai, à moitié endormi, une main sur mes côtes endolories. Plus de tache de sang, la cicatrisation suivait son cours. Finalement, les vieux remèdes de grand-mère et les antibiotiques qu'on m'avait dénichés faisaient effet. Je tâtai mon front, il était moins brûlant que la veille. Mon corps avait fini par combattre l'infection.

J'attrapai la chaînette, à tâtons. La clarté du jour

s'infiltra entre les lattes des stores et chassa les ténèbres de ma chambre ; un débarras de cinq mètres carrés où s'entassaient des cartons et quelques provisions. Seule touche personnelle, un imposant drapeau anarchiste que j'avais sauvé de la destruction lorsque je m'étais aventuré près de la décharge. Il flottait deux mètres plus haut, pris dans la première rangée de barbelés qui coiffait l'immense mur en béton.

À un mètre de ma couche, le lit de fortune de ma compagne d'infortune était vide. Olivia, cette femme imposante, intrépide et pleine de ressources, s'était sans doute levée bien avant l'aurore, aux heures propices à l'exploration urbaine. Elle jouissait certes de la couverture offerte par la pénombre, mais les vautours en profitaient également pour sortir de leur tanière. De jour comme de nuit, le danger était partout.

Elle avait encore de l'espoir, et je me raccrochais au sien. Elle me donnait la force de poursuivre cette putride mésaventure. Elle avait raison, et je l'admirais pour ça, alors que tant de personnes avaient baissé les bras.

Sans elle, je serais déjà mort. À ce jour, je lui devais tout, et à ce jour, elle était tout ce qu'il me restait.

Elle m'avait griffonné quelques lignes sur un morceau de papier :

« Je serai de retour avant midi. Ne t'inquiète pas. Repose-toi, et mange un peu. »

— J'espère que tu ne prends pas encore des risques

inconsidérés... soufflai-je contrarié.

Aujourd'hui, nous entamions un merveilleux week-end de juillet ! Comme tant de choses, la notion de week-end n'avait plus aucun sens. L'habitude.

Les connotations de repos, de festivités, de plaisirs et de loisirs n'y étaient plus attachées depuis ce qui me semblait une éternité maintenant. Les jours de la semaine semblaient tous les mêmes. Seul avantage à ce remaniement forcé : plus personne ne se plaignait des épouvantables lundis.

Je soulevais les lattes de mon store pour observer les alentours. En face se dressait l'imposant complexe multisport Antoine Blondin dont j'avais parfois foulé le parquet ciré, lors de rencontres amicales. Les locaux étaient bien plus impressionnants que ceux du Mélantois Handball Club, là où j'avais fait mes armes.

Tant de bons souvenirs à la vue de ce genre de structure. La nostalgie d'une époque où j'étais capitaine de l'équipe de handball. Une terreur pour mes adversaires ! Un as du petit ballon ! Ça me semblait si lointain maintenant.

Sur son toit, un vieux drap blanc auréolé de sang dansait au gré du vent. Personne ne viendrait le déloger.

Pris entre ma cache et le complexe, le terrain multisports goudronné. Pas un gamin n'oserait s'y aventurer.

Les rues étaient pour l'instant désertes, vidées de toute

âme, hormis cet amas que je devinais allongé près d'une cage de goal.

Je m'empressai de prendre mes jumelles ; une jeune femme, peau rosée par la fraîcheur de la matinée, cheveux cuivrés tombant sur ses épaules et sur sa joue, une main crispée posée sur sa poitrine, l'autre brisée sur le revêtement du terrain. Langue pendante et gonflée, sang frais sorti de ses narines. Elle respirait encore, je pensais. Plus pour longtemps.

Je retirai mes doigts, et laissai la semi-obscurité regagner la pièce. Je ne pouvais rien faire pour elle. Personne n'y pouvait rien. J'étais juste ennuyé qu'elle rende son dernier souffle à moins de cinquante mètres d'ici. Je craignais d'être repéré.

11 h.

Dans une heure approximativement, la patrouille sanitaire allait quadriller nos rues. Ils tomberaient sur cette femme. Ils la brûleraient sur place, morte ou agonisante, comme pour tous les autres. Les restes seraient mis dans un sac jaune, et la surface serait aspergée de Javel.

Cette odeur... Elle ne quittait plus la ville... Au point que j'en étais désensibilisé. Même mes vivres en étaient imprégnés.

Direction ma salle de bain grand luxe ! Les sanitaires du centre social et culturel de l'Arbrisseau. Rudimentaire, mais pratique ! Un W-C et une vasque surmontée d'un

miroir pour y contempler mes traits creusés de résignation. Si Olivia m'entendait, elle me mettrait des coups de pied au cul !

De l'eau mousseuse et trouble s'échappait du mitigeur. Elle avait une odeur de Javel, elle aussi.

Toilette de chat faite, je passai par la cantine du personnel ; une salle de pause qui avait dû disposer autrefois d'un certain confort. Elle avait été dépouillée, hormis de ce petit frigidaire, encore fonctionnel.

J'arrivais à le maintenir à bonne température malgré les innombrables coupures de courant. L'alimentation électrique venait exclusivement des panneaux photovoltaïques placés sur le toit. Pas de soleil... pas de jus. Les contraintes de cette énergie renouvelable.

Depuis plus de trois semaines, la petite capitale imposait des restrictions drastiques en matière d'énergie. Il était donc évident que des lieux sans intérêt soient débranchés du réseau. Une seule centrale couvrait en majorité les besoins de tous les foyers encore existants : la centrale nucléaire de Gravelines. Il paraissait qu'elle tournait au ralenti en l'absence de personnel qualifié. Des rumeurs, charriées par des survivants de cette zone qui nous semblait à l'autre bout du monde maintenant, faisaient état d'une situation alarmante : on parlait d'instabilité du réacteur, d'une potentielle fuite cachée à la face du monde. Mais pour l'heure, nous avons bien d'autres priorités.

Un peu de bricolage, un poil de jugeote, et je disposais depuis six jours d'un confort que bon nombre de mes compatriotes n'avaient plus. Si la situation n'avait pas été aussi catastrophique, j'aurais pu me vanter d'être un petit veinard.

Je tuais le temps en m'adonnant à la cuisine. Lorsqu'Olivia rentrerait, elle aurait sans doute l'estomac dans les talons. Comme tout le monde, en fait. Les denrées se faisaient de plus en plus rares.

Pas de gaz, pas de plaques de cuisson, pas de micro-ondes. Il fallait user d'ingéniosité pour mettre de la diversité et de la couleur dans les assiettes. En fouillant dans nos vivres, j'avais débusqué la dernière conserve de cabillaud à la sauce tomate. Quelques carottes épluchées finement et le riz que je faisais tremper depuis deux jours dans de l'eau feraient l'affaire. Je me payais même le luxe de l'assaisonner avec de l'huile d'arachide qui n'avait pas trouvé preneur chez les pilleurs.

Que j'aurais aimé faire un feu, mais la fumée aurait alerté immédiatement les autorités. Surtout dans cette zone sensible.

Les assiettes enfin prêtes, une puissante onde sonore m'indiqua qu'il était midi. Les imposants mégaphones installés aux quatre coins de ce secteur déchirèrent de leur mélodie grotesque le silence de veillée funéraire. Une plainte teintée d'espoir.

« Healborn vous accompagne — *grésillement* —

quarante-deuxième jour de confinement. Toutes nos équipes de chercheurs tiennent à vous féliciter pour votre courage, votre patience et votre dévouement en ces temps difficiles. Ne perdez pas espoir, ensemble nous vaincrons ! — *nouveau grésillement* — résidents du SS6, SS7 et SS8 peuvent se rendre aux points de ravitaillement de leur secteur respectif, dès que sonneront treize heures, et ce, jusqu'à seize heures. Les autorités compétentes assureront le bon respect des règles de sécurité. Nous vous remercions de votre compréhension et vous prions de vous déplacer dans le calme. »

S'ensuivit le bulletin journalier, les bonnes nouvelles, les mauvaises, parfois il était difficile de faire la différence. Notre seul contact avec le régime de crise mis en place : ce réseau d'immenses mégaphones comme on en voit au-dessus des murs d'enceinte des prisons.

Plus de télévision, plus d'internet, ne restaient que les ondes hertziennes. Mais pour combien de temps encore ? Les téléphones étaient devenus inutiles de toute façon. Un retour à l'âge de pierre, ou presque. Mon frère aurait dit que c'était un juste rappel à la nature.

Une troisième détonation me fit sursauter. Le tireur ne devait pas être loin du bâtiment. Je fis prudemment le tour des fenêtres de la salle de pause, de l'ancienne salle de réunion, des sanitaires, des bureaux administratifs, avant de me précipiter à l'étage, le cœur battant la chamade et la main crispée sur le manche de ma matraque télescopique,

mon seul moyen de défense.

Les rues étaient ternes et inhospitalières, mais aucun signe de vie. Pas de patrouille, pas de survivant, pas de tireur.

Au fond du bâtiment, j'atteignis la baie vitrée offrant une vue similaire à celle de ma chambre à coucher improvisée. J'avais vu juste. Camouflé par les bureaux qu'Olivia avait renversés, j'ajustais mes jumelles.

Le crâne de cette femme qui gisait une heure plus tôt avait volé en éclat. La projection des fragments osseux, de sang, de cervelle et de touffes de cheveux m'indiquait que le tireur était posté à l'est. Fusil de précision, un tir parfait. Ce n'était pas un amateur. Ainsi il avait mis fin aux souffrances de cette pauvre âme. À moins qu'il ne s'agisse pour lui que d'un jeu... J'avais vu tellement d'horreurs, en si peu de temps...

Un constat ; l'espèce humaine pouvait accomplir des choses merveilleuses, comme elle pouvait se comporter comme la pire des vermines.

Est-ce que tout ceci était notre châtiment divin ? Parfois, j'avais envie de croire à nouveau en Dieu. Juste pour lui demander pardon.

Pardon...

Je balayai de ma vue cette atrocité qui sonnait comme une normalité. Lille Sud n'était plus ce qu'il était...

Chapitre 2

En ce temps des réjouissances ; trois ans avant la catastrophe.

— Allez, dépêche-toi, Joh ! Il ne va plus tarder à arriver !

Véronique ne tenait plus en place depuis ce matin. En ce magnifique samedi de juin, notre petite maison située à l'extrémité ouest de la commune d'Emmerin, à quelques kilomètres à vol d'oiseau de Lille, avait pris des allures de champ de bataille.

Patrice en avait des bouffées de chaleur qui collait son tee-shirt sur son ventre. Maman ne le ménageait pas non plus depuis qu'il avait sorti son imposante carcasse hors

du lit.

En parfaite commandante, elle donnait ses directives d'une voix ferme et autoritaire. Ce n'était vraiment pas le moment de la contrarier. Papa leva les yeux au ciel en gonflant les joues lorsqu'il lui tourna le dos. Le pauvre, il était à deux doigts de faire une syncope.

— Patrice ! Tu as mis les boissons au frais, j'espère ? ! Et tu m'avais promis d'enfiler une tenue plus respectable ! On dirait un garçon de ferme !

Il souffla à nouveau en implorant mon secours avant de lâcher un petit rire résigné.

— Attention, avis de tempête, susurrerai-je lorsqu'il passa à mes côtés.

— Ce n'est plus une tempête, mais un ouragan, fils, répliqua-t-il en tirant la langue.

Ce grand gaillard d'un mètre quatre-vingts pour cent-vingt kilos, crâne rasé de près pour dissimuler son imposante calvitie et arborant une longue barbe brune piquetée de blanc, fila à l'étage sans protester.

— Joh ! Mais tu m'écoutes, oui ? ! Ne reste pas planté là ! Dresse la table, s'il te plaît. Et mets les beaux couverts ! Et les serviettes en tissu ! Et le service de verres de Mamie !

— Maman, l'interrompis-je en baissant les paumes de mains vers le sol, détresse un peu. On ne reçoit pas le roi du pétrole, et encore moins le président de la République. Benoît se moque bien de toutes ces fioritures. Et tu le sais

en plus !

— Quoi ! Tu plaisantes j'espère ! Trois ans que ton frère est parti à Paris pour le boulot ! Trois ans que nous ne l'avons vu qu'aux grandes occasions ! Alors, maintenant qu'il revient auprès de nous pour de bon, j'estime qu'il mérite le meilleur des accueils ! Et puis, jeune homme, je ne t'ai pas demandé ton avis, juste de l'aide, rétorqua-t-elle avec ferveur.

Sans attendre la moindre répartie de ma part, elle tourna les talons et se rendit à la cuisine. Ce soir, elle avait vraiment mis les petits plats dans les grands.

Une fois la table dressée et le logement rutilant, je m'accordai une pause sur la terrasse à l'arrière de la maison. Je savourais les quelques minutes de calme avant l'arrivée du héros.

Je me réjouissais autant que mes parents. J'avais eu également beaucoup de mal à digérer son départ. Pourquoi accepter un emploi à Paris alors qu'il avait tout pour construire sa vie ici ? J'avais pris ça pour un besoin d'émancipation, un besoin impérieux de se prouver de quoi il était capable.

Nous avions toujours été si proches lui et moi malgré notre différence d'âge. Quatre années nous séparaient, et pourtant, il avait constamment pris soin de moi. Une grande part de la curiosité et de la sensibilité dont je faisais démonstration à ce jour n'était que le résultat de la bonne influence qu'il avait eue sur moi ; il avait été un bon frère,

un bon camarade de jeu, un bon enseignant à l'école de la vie.

— Le voilà ! Joh ! Patrice ! Venez vite !

Nous nous précipitâmes à sa rencontre. Benoît gara sa Triumph TR6 de 1971 dans l'allée du garage et s'en extirpa avec un large sourire. Il prit fermement un gros sac posé sur le siège passager et le balança près de l'escalier en bois desservant le porche sur toute sa longueur. Il se jeta ensuite dans les bras de nos parents.

— Bon Dieu ! Que ça fait du bien d'être de retour chez soi !

Après de longues retrouvailles et quelques larmes de joie versées par notre mère, nous rejoignîmes la terrasse de notre grand jardin. Le ciel si nuageux ce matin semblait lui aussi plus clément en ce jour spécial. Un soleil timide réchauffait l'atmosphère tandis que nous trinquions avec nos flûtes de champagne.

Benoît regardait avec émerveillement les parterres floraux dévoilant toute une palette de couleur. Le printemps s'était invité à notre table.

— J'en oubliais à quel point c'était agréable de retrouver le calme et le confort de la maison. Parfois, les choses les plus simples nous échappent. Souvent, ce sont les plus essentielles.

— Dixit le gars qui roule en voiture de collection, le piquai-je en ricanant.

— Tu dis ça parce que tu es jaloux. Assurément, au

volant de ta poubelle, tu dois devenir aigri lorsque tu penses à moi, cheveux au vent, poussant ce magnifique bolide sur les routes de campagne, répliqua-t-il avec malice.

— Ces deux-là ! Irrécupérables, plaisanta Patrice.

— Tu m’as manqué, mon frère.

— Et vous m’avez tous terriblement manqué. Je suis vraiment heureux de revenir m’installer ici. Paris, c’était une expérience fabuleuse, mais il était temps que je donne un nouveau sens à ma vie.

— Et tu peux rester à la maison autant de temps que tu le souhaites, précisa Véronique dont les joues commençaient déjà à rosir sous l’effet des petites bulles. Papa a terminé l’extension la semaine dernière, tu y seras comme un roi.

— Merci Papa ! J’ai hâte que tu me fasses découvrir le résultat final ! Et merci, Maman, je compte bien rester un moment pour piller votre frigo et pourrir l’existence de ce petit frère qui semble totalement perdu sans moi !

— Quoi ? Regardez-le ce prétentieux ! Je m’en sortais très bien sans toi. J’ai même terminé mon cursus, et haut la main ! Tes prédictions étaient fausses, mauvaise langue !

— Je n’en ai jamais douté, Joh, et je suis vraiment fier de toi. D’ailleurs, on devrait porter un verre à ta réussite également ! Allez ! Tu le mérites bien !

La conversation allait bon train et les heures défilèrent

dans la bonne humeur. J'appris à Benoît, sans modestie, que j'avais trouvé un emploi d'infirmier dans une clinique privée très réputée. Salaire correct avec possibilité de carrière dans le pôle « Chir » si je faisais mes preuves. Le début de l'indépendance.

Benoît nous confirma sa prise de poste à la mi-septembre. Son master et ses recommandations lui avaient ouvert les portes de l'université de Lille. Il ferait partie de l'équipe enseignante. Une fonction bien loin du rythme stressant qu'on lui avait imposé à la capitale.

J'avais bien du mal à le projeter dans un pareil rôle. Il était doué pour vous apprendre des choses, il me l'avait prouvé de nombreuses fois par le passé lorsqu'il prenait à cœur de rationaliser mon univers, mais la patience n'était pas son atout principal. Alors face à un amphithéâtre en effervescence, confronté à l'inintérêt de certains et au manque de réflexion des autres, je l'imaginais bien vite se tirer les cheveux.

Grand et d'allure sportive, avec une tignasse blonde maintenue en arrière par un élastique et son perpétuel sourire innocent, il était le candidat idéal pour un poste de professeur de... surf.

Ma remarque m'avait valu les remontrances de Véronique sous le regard amusé de Benoît.

J'adorais mon frère. Notre complicité était restée intacte malgré tout ce temps passé loin l'un de l'autre.

— Il fallait que je vous demande une petite faveur.

Juste une, annonça-t-il au dessert.

Tous les yeux se posèrent sur lui, attentifs à la gravité qu'il arborait sur ses traits.

— Je souhaiterais adopter un chien. Ma colocataire en avait un, et j'avoue que je m'y étais beaucoup attaché. Je sais que tu n'aimes pas spécialement cette idée, mais c'est vraiment important pour moi, ajouta-t-il à l'encontre de Patrice.

L'intéressé sembla peser le pour et le contre de cette demande. Depuis que la famille s'était déracinée de son petit village de l'Avesnois, Patrice avait toujours tenu bon face à l'insistance de ses garçons. Ce n'est pas qu'il n'aimait pas les bêtes, mais il gardait une cicatrice cuisante de la peine qu'il avait ressentie lorsque son épagneul breton, était passé sous les roues du tracteur de grand-père Denis. Il n'avait alors que douze ans. Cela avait été un crève-cœur. Il ne voulait plus jamais revivre ça.

Il secouait la tête de gauche à droite dans un mouvement lent au gré de ses souvenirs douloureux. Véronique, le connaissant sur le bout des doigts, se saisit tendrement de son avant-bras et lui susurra :

— Ce pourrait être une bonne chose. Nous ne sommes pas souvent à la maison, et Benoît aurait une compagnie le temps qu'il reprenne ses marques. Il pourrait garder notre foyer également, avec tous les vols qu'on déplore en ce moment.

Oui, cet argument était de taille. Même notre petit quartier chic n'était plus épargné par les voyous. Quatre habitations visitées en l'espace de trois mois. Les chiffres étaient encore plus alarmants dans les communes de proximité. Police débordée, et délinquance qui monte en flèche.

— Je m'occuperai de lui et de son éducation. Et comme le dit Maman, une maison avec un chien, c'est plus dissuasif qu'un système d'alarme. C'est d'ailleurs pour cette raison que mon amie en avait adopté un à l'origine. Si tu savais le nombre d'entrées par effraction qu'on recensait dans notre arrondissement ! Les gens n'ont plus peur de rien. Ils sont devenus fous. Et plus le chômage grimpe, plus on s'expose à la bêtise humaine.

Lorsque Benoît s'exprimait ainsi, on pouvait croire que les paroles sortaient de la bouche de notre père. Ils partageaient bon nombre d'idées. Moi, j'étais un peu plus mesuré dans mes propos, comme l'était notre mère.

— Laisse-moi y réfléchir, avait-il fini par dire.

Nous savions tous les trois ce que cela signifiait. Il céderait. Bien souvent, c'était ce qu'il faisait pour son fils aîné.

Chapitre 3

13 h.

Toujours aucune nouvelle d'Olivia.

Ce n'était pas dans ses habitudes d'être en retard. Même si nous ne nous connaissions que depuis trois semaines, jamais elle n'avait dérogé à ce principe.

Dans un monde où l'on ne pouvait plus se joindre sur les réseaux sociaux ni sur nos téléphones portables, respecter le timing était important. Plus qu'important, même : vital !

Un lieu, une heure : d'une simplicité salvatrice.

— Mais qu'est-ce que tu fous, Olivia, m'impatientai-je en faisant les cent pas dans le bâtiment.

Je me risquai à grimper sur les toits. Je n'y allais qu'en cas d'extrême nécessité. L'exposition y était trop considérable.

À ces heures-ci, en réponse à l'annonce de l'ouverture des centres de ravitaillement, je distinguais au loin quelques âmes qui partaient toutes dans la même direction. J'en dénombrais une vingtaine, par petits groupes ne se mélangeant pas. La promiscuité pouvait vite être mortelle, ces dernières semaines.

Rien... Hormis cette inquiétude grandissante.

Pour la première fois depuis que je l'avais rencontrée, je me sentais à nouveau esseulé, déboussolé.

— Mais qu'est-ce que tu fous, bordel !

14 h.

Un lieu, une heure. Fort heureusement, je connaissais précisément l'endroit où elle devait se rendre ce matin. Nous laissions toujours des indications.

C'est ainsi que je me saisis d'une feuille volante et y griffonnai ces mots avant d'envisager de sortir dans les méandres de l'enfer.

« Je fais l'aller-retour jusqu'à la médiathèque. Je m'inquiète pour toi. Jonathan. »

Je m'appuyais contre la porte de secours, prudemment, afin de l'entrouvrir sans être vu. Je devais contourner le bâtiment, et me faufiler vers la rue de l'Asie. Un passage dans la cour arrière des trois blocs alignés m'assurait une

parfaite couverture.

Il ne fallait pas qu'il nous remette la main dessus. Ma plaie douloureuse me rappelait avec amertume les dernières retrouvailles avec cet homme que je haïssais tant. Ça m'avait presque couté la vie...

Casquette de baseball vissée sur la tête, je bondis de ma cachette. Je devais gagner l'ancienne médiathèque au croisement de la rue Marguerite-Duras sans perdre une minute.

Je devais profiter du flux temporaire de citadins pour me rapprocher de mon objectif. J'attirerais moins l'attention parmi ces âmes en peine.

Une dépouille, encore. Elle n'était pas là hier soir, j'en étais certain.

Je contournai le cadavre d'un chien. Sa patte avant n'était plus que lambeaux de chairs bouffées par les asticots. Une plaie aussi longue que mon avant-bras parcourait toute sa poitrine. Il était venu mourir ici, à bout de souffle. Un de plus.

C'était un berger allemand. Une belle bête qui, poussée par la faim, s'était un peu trop rapprochée des habitations. Une erreur qui lui avait été fatale.

Tiré à vue, écrasé, mutilé ou empoisonné. Il ne faisait pas bon d'être le meilleur ami de l'Homme par les temps qui couraient.

Laissant cette triste créature derrière moi, je traversai

la rue de l'Asie sans me retourner.

J'avais toujours été très sensible à la cause animale, mais à force d'enjamber des dépouilles de chiens, de chats et de volatiles, je pensais que je m'étais fait à cette idée. Avoir de la peine n'améliorerait pas ma condition.

On partageait néanmoins une chose, ces pauvres bêtes abandonnées et moi, on devait se battre pour notre survie. Un jour, sans doute, mon corps se décomposerait sur l'asphalte, le ventre ouvert et les boyaux répandus en arabesques luisantes.

Une fois à couvert, caché par les tôles de chantier qui délimitaient la propriété, je scrutai les fenêtres des environs.

J'étais à la limite sud de mon territoire ; le SS7 pour « Sous-secteur 7 ». Trois kilomètres plus bas, marqués par la D48 : les remparts. D'immenses blocs de béton qui s'érigaient à plus de trois mètres de haut. Une construction sommaire, faite dans la précipitation et comprenant de nombreuses failles, mais renforcée par un champ de barbelés et des patrouilles régulières. Entre ma planque et ces remparts, la zone était considérée comme morte. Plus aucun humain en bonne santé ne devait s'y trouver. Mais la prudence y était de mise. Toujours avoir des yeux dans le dos. C'était une des règles essentielles pour notre survie.

Le monde s'était métamorphosé, ou plutôt, s'était adapté à ce nouveau fléau.

Véritable forteresse, Lille avait fractionné son agglomération pour limiter la casse. Le SS6 et le SS8 étaient nos plus proches voisins. Le premier frôlait la ville de Loos, le second était à cheval sur les communes de Faches-Thumesnil et Ronchin. Notre limite nord pour chacun des trois sous-secteurs isolés : la A25.

À l'est, enclavé entre la N356 et Hellemmes, le SS9. Secteur très fermé, lieu stratégique pour relier la capitale à ce qu'ils appelaient « la grande réserve ». Le parc du Héron et le golf de Brigode étaient, d'après Healborn, en profond remaniement pour couvrir nos besoins en nourriture si la situation s'éternisait. Fini les promenades dominicales en famille ! Fini les fils à papa swinguant sur le gazon ! Chaque centimètre carré accueillait maintenant pommes de terre, légumes verts et cucurbitacées. Incroyable retour à la terre pour notre société habituée à acheter du tout conditionné !

Au centre, les secteurs S4 Vauban Esquermes, S5 Moulins et S3, ayant le privilège de conserver jalousement un lieu de culte très prisé : Notre-Dame-de-la-Treille. Son toit avait pris feu il y a deux semaines ; cent-douze victimes, écrasées par la chape ou brûlées vives.

Aucun contact avec les résidents de ces secteurs.

Venait ensuite le SD2 — pour secteur décisionnaire. Mainmise sur la gare et les cargaisons qui nous parviennent d'ailleurs ; Paris, Dunkerque, Lens, Amiens, selon les dire. Beaucoup de bruits de couloir,

énormément de ragots — impossible de vérifier les sources. La vieille Bourse de Lille serait devenue le principal point de gestion de crise.

Et pour terminer notre visite de Lille, le SD1 : l’emblématique citadelle de Lille. Évidemment ! La place forte la mieux gardée. J’osais imaginer que le haut du panier s’y était réfugié avec tout le gratin bourgeois lillois.

Deux jours après l’annonce de la mise en quarantaine de notre poumon économique, partout des cloisons de béton avaient surgi. Le monde s’était plus d’une fois émerveillé de la vitesse à laquelle des peuples bâtisseurs avaient érigé des empires, mais ici, ça tenait de la prouesse ! Il fallait au moins ce tour de force pour honorer l’épicentre de la catastrophe.

Un corps de l’armée avait été dépêché pour tenter de contenir les mouvements de population. En vain. Il y avait eu beaucoup de morts.

Les sous-secteurs ne récupéraient à ce jour que les miettes. La situation ne durerait pas, surtout dans un équilibre plus que précaire.

Une belle dystopie ! Ça y ressemblait en tout cas. Mais c’était devenu notre réalité. Un rien pouvait conduire un pays à sombrer dans le chaos.

Je pensais sincèrement que les institutions avaient fait ce qu’elles avaient pu lorsque tout s’était effondré. Faire régner l’ordre sans bain de sang avec pareille hécatombe, c’était malheureusement impossible.

Peu étaient ceux qui s'en plaignaient à ce jour. On mangeait, on survivait, on dormait, on survivait, on gardait l'espoir qu'un jour tout s'arrange... On s'accrochait à la vie. De ce point de vue, on pouvait s'estimer chanceux. « On ». Enfin, tous les autres. J'étais un cas à part, semblait-il. La puce dont le chien ne veut pas.

En dehors de ces frontières où blocs de béton, ferrailles et armes semi-automatiques maintenaient la cohésion, il n'y avait plus rien sur des kilomètres à la ronde. La faune et la flore avaient repris leurs droits, puisant leur force dans les millions de cadavres qui nourrissaient son sol ; le cycle naturel. Là encore, Benoît aurait été d'accord avec cette analyse.

Je remontais sans problème les quelques habitations laissées à l'abandon. Le lierre grimpant s'invitait déjà sur les façades. L'herbe envahissait les gravats et les trottoirs par petites touffes jaunes. De jeunes pousses se faisaient une place au soleil.

C'était fantastique ce que pouvait faire la nature en six semaines, lorsqu'aucun bipède ne venait la contrarier. Une langue de terre épargnée par les détergents accueillait quelques fleurs aux vives couleurs et aux effluves d'une agréable douceur. Je m'émerveillais de cette toile éblouissante des bas quartiers. De simples petites graines transportées par le vent ou par les oiseaux faisaient renaître la vie en ces lieux désolés.

En face, la laideur ; le terrain multisports avec cette jeune femme que les ramasseurs de la brigade sanitaire tardaient à enlever. J'entendais d'ici le bourdonnement des mouches qui cherchaient un endroit accueillant pour venir y pondre leurs œufs.

À mon grand désespoir, une brise légère charria l'odeur ferreuse du sang et des excréments. Elle était si belle. Comment était-il possible que tant de beauté soit ainsi ravagée ? Pourtant, comme la vision des chiens étripés ou décapités, je devais me faire à ces putrides clichés. Plus jamais le monde ne tournerait rond.

— Merde !

La patrouille me prit par surprise en tournant dans la rue au milieu de laquelle je me tenais contemplatif. Je dus me précipiter, presque ventre à terre, vers la première entrée qui s'offrait à moi.

J'entendis le véhicule accélérer. Le moteur vrombissait, poussé dans les tours comme un endiablé. Toujours rester sur ses gardes.

Surtout sois prudent, toujours ! résonnait la voix d'Olivia dans mon esprit.

Je dus renverser une barricade de fortune pour me frayer un passage dans le hall et pris appui contre la première porte qui croisa mon chemin pour la faire sauter. Elle céda sans plus de résistance ; les pilleurs étaient déjà venus par ici. Le cœur palpitant, je traversai l'appartement obscur et me jetai au fond d'une des pièces, dissimulé par

un pan de mur éventré. Une vieille gazinière gisait au centre de ce qui devait être autrefois une cuisine vivante et accueillante. Ça ne faisait pas cinq minutes que j'étais dehors, et inéluctablement les problèmes se présentaient.

14 h 10. Probabilité de se faire embarquer : 100 %.

Crissement de pneus. Des pas qui martelaient le goudron brûlant. Une voix rauque et puissante qui beuglait des ordres. Au moins quatre hommes.

Crissement de chaussures sur le sol du hall jonché de débris. La barricade tomba à terre dans un bruit sourd.

Crissement de la porte sur ses gonds rouillés. Un cri métallique qui me fit brièvement penser à un porcelet qu'on égorge.

Je m'emparai de ma matraque télescopique. Elle ne me serait sans doute d'aucun secours, mais je refusais de me rendre sans me battre. J'en avais bien assez de toutes ces conneries.

Un faisceau lumineux éclaira le mur de la pièce principale. Je reculai un peu plus, sans faire le moindre bruit. S'il passait la cuisine en revue, j'étais certain d'être délogé de ma cachette.

Une sirène me fit sursauter. Ce fut aussi le cas de mon invité qui lâcha un petit cri de surprise avant de tourner les talons. La brigade sanitaire était sur place. Ils n'étaient pas là pour moi, à mon plus grand soulagement.

Puis vint le souffle des lance-flammes. Nul besoin

d'assister à la scène pour imaginer la peau se craqueler puis se corner sous les caresses brûlantes. Bientôt, de son joli visage et de sa caboche explosée, il ne resterait que de la chair calcinée.

Lorsqu'enfin ils repartirent, j'attendis quelques minutes avant d'oser mettre le nez dehors. L'odeur de la Javel couvrait maintenant celle des fleurs piétinées sans aucune raison. C'était la nouvelle fragrance en vogue, portée aussi bien par les hommes que par les femmes.

Le corps avait disparu. Seule une tache noire trahissait encore son passage sur ces terres désolées.

14 h 25. *J'espère que tu vas bien, Olivia. S'il te plait, j'ai besoin de toi.*

Deux rues plus loin, les choses commenceraient à devenir sérieuses. Je m'approchais des habitations toujours occupées.

Mais quel merdier...